

goût, à mon sens d'ailleurs un peu surfaite, je n'ai rien lu sur cet attelage à deux quelque chose de plus délicat et de plus savoureux que le petit livre de Berjanette!

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

La Revue Universelle: Gounod; pages de M. André Suarès sur le grand musicien et sur l'influence de son œuvre. — *Reportages*: M. André Gide n'écrit plus depuis 4 ans par crainte de pécher contre l'orthodoxie soviétique. — *Le Houx*: races et racisme. — Naissances: *l'Entente*; *Feuilles vertes*; *Atalante*. — Memento.

Sans l'injustice de ses enthousiasmes pour ou contre les œuvres et leurs auteurs, la jeunesse ne serait point la jeunesse. Proclamons aussi son droit à l'erreur, les abus qu'elle s'en permet, la nullité des dangers qui en résultent pour la conduite de l'opinion publique. Si les jeunes poètes d'environ 1885 n'avaient point découvert Paul Verlaine aux environs de la gare de Vincennes, lorsque Victor de Laprade et Sully-Prudhomme représentaient officiellement la poésie française, *Sagesse* et *la Bonne Chanson* n'auraient pas les lecteurs innombrables qui, partout au monde, admirent Pauvre Lelian. Cet engouement des premiers symbolistes constitue une exception magnifique à la règle commune.

La célébration de la 2000^e représentation du *Faust* de Charles Gounod inspire cet aveu à M. André Suarès, au début d'un article sur le grand musicien (*La Revue Universelle*, 15 février):

Qu'on a été injuste pour ce grand musicien, et moi-même à vingt ans sur la foi de l'injurieux Wagner.

Nous serions quelques-uns aujourd'hui à contresigner cette déclaration, quelques-uns seulement, hélas! des nombreux auditeurs que nous étions, au « poulailler » de l'Opéra, du Châtelet, du Théâtre de la rue Blanche remplacé par l'actuel Théâtre de Paris, pour entendre *Lohengrin*, les fragments de *Parsifal* et les représentations de *Tristan et Yseult*, organisées par Charles Lamoureux. Nous ne manquions de décrier Gounod. Nous aimons que M. André Suarès en écrive aujourd'hui:

Gounod a toujours eu un fond de mysticité amoureuse: rien ne

se tient dans une union plus étroite que les trois rayons du même faisceau sentimental: amour, religion et musique.

D'ailleurs, seul à l'Institut, et presque seul en ce temps, Gounod a reconnu un grand musicien dans Claude-Achille [Debussy]. Dès ses premiers essais, il a osé parler de « son génie », quand il fut question de décerner le prix de Rome. La générosité de Gounod ne se dément pas, ni la force de son intelligence musicale. Il a deviné, avant personne, et il a servi de son mieux le talent de ses cadets Saint-Saëns, Bizet, Gabriel Fauré. Gounod qui a commencé par le culte de Mozart, à qui il reste toute sa vie passionnément fidèle, finit par sentir et par admirer le génie naissant de Claude-Achille. Quel musicien, à la fin du dix-neuvième siècle, a montré un sens plus étendu et plus sûr de la musique?

Par Gounod, la musique française s'est retrempee « aux pures sources sonores du XVIII^e siècle » :

La France n'avait plus de musique — constate M. André Suares —; elle en a une, depuis; et certes, Wagner seul excepté, la première de l'Europe, que ce soit au théâtre, dans la symphonie ou à la chambre. Hier, j'entendais le *Concerto en fa* de Saint-Saëns, et je lisais sa symphonie avec orgue. Qu'on n'ait pas la passion de cette musique, soit; mais qui peut en nier l'écriture si savante et si nette, le calcul plein d'intelligence, une mesure et un art si classiques, le style enfin? Est-ce que tous les Brahms, tous les Bruckner, tant qu'ils soient, tiennent là contre, un seul instant? Un seul de ces Marsyas à lunettes a-t-il jamais écrit un scherzo qui vaille la *Danse macabre*?

La France n'est pas ou n'est plus une nation musicale. On n'y sait plus chanter. Mais chaque fois qu'on les rend à eux-mêmes, elle donne une élite où abondent les bons musiciens, et quelques grands musiciens dans le nombre. Ils rayonnent un style pur, une vie sensuelle, raffinée, élégante et parfois l'harmonie la plus neuve. Il n'y a pas, dans toute l'histoire de la musique, un musicien plus original que Debussy.

.....
Depuis le « *Salut, demeure chaste et pure* », jusqu'à la fin de l'acte, le duo d'amour, les deux phrases admirables de la scène au jardin, la mélodie *O nuit splendide* n'ont point d'égales dans la musique française jusqu'à Debussy, et *Tristan* seul va vraiment au delà. Il s'agit alors d'un autre monde, où les proportions ne sont plus les mêmes. Or, écoutant avec joie, avec une surprise pieuse ce chant bientôt centenaire, je lui sentais une jeunesse sans mystère; c'est une découverte qui me fait rêver; Gounod

opère à peu près le même miracle avec le Premier Faust de Goethe que Mozart avec Don Juan. Il le tire du symbole et de toute métaphysique; il le réduit, si on veut, à l'ordinaire condition des amours humaines. Mais il lui donne un sens amoureux, une élégance, une vie voluptueuse qui le rendent bien plus présent au désir, au plaisir des amants, au destin de tous les hommes. Du terrible seigneur espagnol, Mozart a fait le galant des galants, le séducteur impénitent qui semble le roi de Venise. Gounod a fait du fameux docteur allemand, maître de la magie, un passionné séducteur de femme, un amoureux de Paris.

§

Reportages (16 février) publie un compte rendu sténographique d'une conférence à la Société « Union pour la Vérité » sur « André Gide et son temps ». M. Gide y a parlé. Il a eu des contradicteurs: MM. F. Mauriac, Daniel Halévy, H. Massis, et d'anonymes, parmi les auditeurs.

La même semaine, M. André Gide ayant reçu un catholique grec, un juif talmudiste et un musulman, il déclara:

Je vous assure qu'au bout de cette semaine, j'étais épouvanté. Je me disais: « Tant qu'il y aura des convictions religieuses de ce genre, il y aura des guerres ».

A cela, M. Massis oppose:

Vous parliez des guerres de religion. La guerre est le train naturel de l'homme, depuis que le monde est monde.

...Le chrétien ne peut pas trop s'attacher à la vie concrète. Etre tué à la guerre n'a pas plus d'importance que d'être tué par la foudre.

Sur interruption, M. Massis consent à dire que, pour le chrétien, la guerre « n'est pas un problème de *premier plan* ». Sa proposition précédente peut amener cette remarque: il n'est pas d'un homme réfléchi d'assimiler d'« être tué à la guerre » et « d'être tué par la foudre », la guerre étant le fait de l'homme, la foudre étant une force brute de la nature.

Amené par une question de M. Daniel Halévy à expliquer son propre cas, M. André Gide a émis des déclarations d'un intérêt littéraire patent:

M. Daniel Halévy. — ...Dans le message de Moscou, vous parlez de *sacrifices*. C'est grandiose, c'est estimable. Mais si je prends votre décision, où est le sacrifice?

M. André Gide. — Depuis quatre ans, je n'ai plus rien écrit. Vous estimez que ce n'est pas un sacrifice?

D. Daniel Halévy. — Pourquoi?

M. André Gide. — Parce que Montaigne vit toujours en moi.

M. Daniel Halévy. — Ce que vous avez dit à Moscou vous permet de tout écrire!

M. André Gide. — Cela ne me permet plus de rien écrire.

Ce qui impose à M. Gide un silence dont on est bien convaincu qu'il souffre, c'est l'« orthodoxie » communiste. Il confesse ensuite, avec une humilité bien chrétienne encore:

Je ne suis qu'un théoricien.

Il s'explique nettement, peu après, sur son impossibilité d'écrire:

Je vois de grandes difficultés, je me heurte à une orthodoxie marxiste, cela va sans dire. — Vous me demandez, Mauriac, ce qui me retient d'écrire aujourd'hui? C'est la peur de l'Index. Il n'y a pas à sortir de là! J'ai souvent pensé à des variations sur la peur de l'Index; j'en ai une sainte horreur pour le catholicisme; eh bien, je suis sorti d'une orthodoxie pour tomber dans une autre. Certainement, je crois que l'orthodoxie, quelle qu'elle soit, est préjudiciable à l'œuvre d'art. Maintenant, on peut me dire, tout au contraire, qu'il faut des convictions solides, non seulement de la part de l'écrivain, mais de la part de son public et de la part des lecteurs, pour arriver à une fusion...

.....
Ce qui m'empêche d'écrire, ce qui me retient (je ne dis pas que ce soit à tout jamais, mais il y a, n'est-ce pas, une terrible explication avec soi-même, un débat qui peut se prolonger longuement), je le dis paradoxalement et d'une façon un peu humoristique, c'est la peur de l'Index. Il n'y a pas à sortir de là. Non pas d'un Index extérieur, mais la crainte de n'être pas dans la norme. Quand on a reconnu qu'il était bon — pour des raisons qu'on a entrevues — qu'il y ait une règle, une norme, la peur de faire cavalier seul quand il n'y a plus *aucune* raison de le faire, cela peut gêner beaucoup l'écrivain. Beaucoup, beaucoup.

Au reproche souvent adressé à l'U.R.S.S. de donner aux *questions matérielles* la priorité sur les *questions morales*, M. André Gide répond:

Non, elles ne sont pas précisément les plus importantes, ces questions matérielles; ce sont *les premières*, les plus importantes *dans le temps*, c'est-à-dire : déterminantes. Tant que celles-là ne seront pas résolues, on ne pourra rien faire de propre. Seuls pourront faire quelque chose de propre quelques privilégiés dont j'ai précisément le dégoût d'être.

Si l'Académie résiste aux transformations sociales inévitables, quelle magnifique séance elle consacrera, le siècle prochain, à M. André Gide!

§

Le Houx (25 janvier) « revue mensuelle de doctrine néonationale » publie un article de son directeur, M. Provost de la Fardinière sur ce sujet d'actualité internationale: « Races et race nationale ». Sous bénéfice d'un contrôle des calculs qui ont abouti aux nombres cités par l'auteur, nous proposons à la méditation du lecteur ces lignes qui, cependant, émanent d'un homme qui assure: « Nous n'aimons pas beaucoup les statistiques »:

Supposons un enfant qui naît, dans le moment où nous écrivons, d'un couple d'âge moyen de 25 ans. Et supposons, selon la normale, que tous les couples ascendants aient enfanté à l'âge moyen de 25 ans, soit quatre générations par siècle.

Il y a un siècle, sous Louis-Philippe, l'enfant qui naît aujourd'hui avait 16 trisaïeux vivants répartis en 8 couples. Mais sous Richelieu, il en avait 4.096. Et, il y a cinq cents ans, sous Charles VII, alors que Jeanne d'Arc était morte (1431) et que Villon grandissait, notre enfant ne devrait pas avoir eu moins — soyez attentifs — de 10.048.576 aïeux vivants à cette époque et répartis en 524.288 couples! Ce qui, en totalisant les ancêtres nécessaires à la venue de notre petit bonhomme à travers cinq siècles, pas plus, nous donne le chiffre respectable de 2.097.150 ascendants.

Si l'on s'amuse à pousser le calcul comme je l'ai fait, jusque vers l'an mille et au delà, on arrive à des chiffres d'aïeux vivants ensemble de l'ordre de dizaines de milliards. La progression géométrique est rigoureuse. Mais elle aboutit à une absurdité. Il est donc indiscutable qu'il y a eu d'innombrables unions entre parents, proches ou lointains, connus ou inconnus, et que, des quantités d'ancêtres ayant été communs aux deux branches conjointes d'où est issu l'enfant dont nous parlons, les chiffres de la progression théorique, concernant ses ancêtres, se trouvent en fait décroître

aussi vite qu'ils avaient cru pour être ramenés à des limites raisonnables.

M. Provost de la Fardinière traite d'utopie le « racisme ». Selon lui, c'est « une grossière erreur, suivie d'un raisonnement spécieux », et il définit :

La race est la somme des races régionales et des éléments d'apport qualifiés constituant un peuple.

§

Naissances :

1° **L'Entente** (n° 1, janvier) « revue trimestrielle des partis radicaux et des partis démocratiques similaires » (ouf!) a son siège: 41, rue Vaugirard, à Paris. C'est l'organe d'une union internationale des dits partis de 12 pays d'Europe. La France y est représentée par trois députés dont deux anciens ministres: MM. Paul Bastid, A. Berthod et Emile Borel.

2° **Feuilles vertes** (n° 1, 1^{er} février). Il y aura 10 cahiers de ce recueil, en principe. On peut en ce qui concerne cette publication écrire à M. Roger Lannes, 118, bd Richard-Lenoir, Paris (11°).

M. Raoul Auclair y chante « le cinquième jour », avec une prose poétique qui aboutit à cette annonce :

Mais voici que vient l'Ange de Philadelphie.

« Nostalgie », de M. Eugène Coëffic, est un poème assez rimbal dien :

Car tout orgueil est mort et tout phare a croulé !
Chaque houle s'étale où mourait chaque houle ;
Vainement a pleuré, saigné, souffert la foule
Des enfants enivrés de leur virilité.

.....
Mais les soleils flétris fatiguent nos regards,
Et le feu des foyers a fondu l'or antique...
Et nous errons au seuil de la mer symbolique
Dans l'horreur de survivre à nos plus beaux départs !

« Cadres » permet à M. François Ducaud-Bourget, dès le premier vers, un emploi fâcheux du mot viduité :

Oh ! la simplicité, la viduité des cadres

Après lecture du poème, on peut affirmer que le poète ne se trompe pas quand il s'exclame, à la fin :

O ma douleur informulée.

M. Roger Lannes publie: « Eléments d'un décor pour des rêves en trop », M. Jacques Nielloux, des « Notes perdues et retrouvées » et M. Michel Poissenot, des « Epigrammes héroïques ».

3° **Atalante** (n° 1, février) « Cahiers d'art et de littérature ». Ils comportent un secrétaire de rédaction, un directeur artistique, un « Chef de la Critique », et une « Administratrice » qui signe Madon un poème au fier titre : « Je veux » :

Je veux te revoir, je veux t'étreignant
Briser mes membres frêles en t'épargnant

Je veux.

Je veux avoir tes yeux, ta douce bouche
Rose et rouge contre mon cœur farouche

Je veux.

.....
Je veux, corps vibrant, te cacher le monde
Te retenir contre ma tête blonde.

Je veux.

Je veux toi, je veux tout, je veux la vie,
Je veux ton âme et je la veux ravie

Je veux.

Viennent à la suite: « Notes pessimistes et autres », de M. Julien Teppe, des vers, des vers — éclatants, rayonnants de jeunesse!

MÉMENTO. — *Revue des Deux-Mondes* (15 fév.): début de « Saint Jean d'Acre », nouveau roman de M. Pierre Benoit. — « Trente ans de Versailles », par M. Pierre de Nolhac.

Esprit (1^{er} fév.): et *l'Ordre nouveau* (janvier) persévèrent dans leur réorganisation théorique, dogmatique et platonique de la France.

Les Marges (10 fév.): « Petites histoires » de M. Adolphe Basler qui note très justement:

Jarry, lui, était d'humeur maussade. Seules les discussions philosophiques ou théologiques le rendaient loquace. Au fond, le père Ubu n'était pas amusant du tout.

« Sous le masque de Moréas », stances pastichées, par M. Charles Melaye. — M. J. Borély : « Hammam et porteur d'eau ».

La Revue de Paris (15 fév.) : *** : « A l'ombre du Vatican ». — Mme L. Cabrera : « Contes cubains ». — Préface à la seconde édition d'« Adolphe », par Benjamin Constant.

Cahiers du Sud (fév.) : « Vaux étranges », poèmes de M. P. J. Jouve. — Poèmes de M. Jean Wahl. — « Le plaisir noir », par M. Hugues Nonn. — « Histoire baroque », par Mme Georgette Camille.

Les Primaires (fév.) : M. Z. Tourneur : « L'exploitation de Pascal ».

Ma revue (n° 56. — 1935) : « La dernière maladie de Rimbaud », par M. le colonel Godchot.

Le Génie français (10 fév.) : Poèmes de M. Emile Vitta : « La mère oiseau-mouche » et « Croix ».

Europe (15 fév.) : « Meya », par L. Chauvet. — « Les limites du marxisme », par M. Baymford Parkes. — « Deux représentations théâtrales », par M. J. R. Bloch. — « Laval, le Duce et le Négus », par M. L. Limon.

La Revue Mondiale (15 fév.) : « La vérité sur la mort de Gambetta », par M. E. Pillias.

Æsculape (fév.) : « L'Hémianopsie de Mme de Pompadour », par M. le Dr Ch. Coutela. — « Le physique de Charles V », par M. le Dr Léon Cerf.

La Grande Revue (janv.) : « Plaidoyer pour Rimbaud », par M. Marcel Chauzy (encore sur le sonnet des Voyelles).

La Bourgogne d'or (janv.-fév.) : « Aleth de Montbard », par Mme Luce Laurand. — « Les deux princesses », poème de M. Guilot de Saix. — « Trois amours », poèmes de M. A. de Falgairolle.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra : *Salade*, ballet chanté de M. Albert Flament, musique de M. Darius Milhaud. — Opéra-Comique : *Gargantua*, scènes rabelaisiennes adaptées en trois actes par M. Armory, musique de M. A. Mariotte. — Atelier : *Le Médecin de son honneur*, de Calderon, musique de scène de M. Jacques Ibert. — Concerts : Orchestre National (M. D.-E. Inghelbrecht); Lamoureux (M. Mitropoulos, Mme Hélène Pignari-Salles).

Que voilà donc un ballet délicieux ! Le décor et les costumes de Derain sont l'enchantement des yeux. Ils évoquent une aimable ville italienne, assise mollement au bord de l'Adriatique. Les gens que l'on voit portent le masque comme des personnages de Gozzi ou de Goldoni. Ils ont nom Tartaglia (pourquoi, à l'Opéra, fait-on sonner ce *g*, comme s'il s'agissait d'un nom français ?), Polichinelle, le Capitaine,